



“A quoi sert aujourd’hui un corps d’homme ?”

Dans “Des âmes et des saisons” (Odile Jacob), **Boris Cyrulnik** raconte comment hormones et culture tissent nos convictions intimes et notre identité sexuelle. Entretien avec le célèbre neurologue

Propos recueillis par **VÉRONIQUE RADIER**

Malgré ce que nous savons sur le fonctionnement de notre cerveau, pourquoi avons-nous l’illusion de penser indépendamment de lui et de notre corps ?

Nous sommes intimement convaincus de voir la réalité, alors que nous n’en percevons qu’une représentation, sélectionnée et façonnée par notre cerveau. Quelques cas, bien connus des neurologues, l’illustrent de façon frappante : si notre cerveau est

endommagé, ce qui nous paraît évident peut soudain changer sans que cela ne nous trouble aucunement. Il arrive qu’une minuscule lésion ou une tumeur dans certaines zones vous rendent tout objet invisible dès qu’il est en mouvement, ou bien vous persuadent qu’un sosie s’est substitué à votre femme, ou même que votre propre main, au bout de votre bras, appartient à quelqu’un d’autre. Pour autant, les liens entre cerveau et pensée ne procèdent pas d’un simple ➤

SOMMAIRE
p. 62
Pourquoi lire ?

➔ déterminisme. Non seulement toutes les atteintes cérébrales n'entraînent pas des troubles aussi spécifiques, mais, parfois, d'importantes blessures semblent sans conséquence, car chaque cerveau est unique, sculpté en permanence par son environnement.

Vous parlez d'une danse continue entre l'esprit et la chair.

L'éther de l'âme et la matière du corps, la nature et le social, dansent ensemble dès notre vie intra-utérine. Lorsqu'une mère est émue par la violence de son mari, ou par exemple souffre de l'isolement, de la précarité, elle sécrète des hormones du stress, comme le cortisol. Le bébé, qui déglutit 4 ou 5 litres de liquide amniotique par jour, avale ainsi des substances toxiques qui nuisent à son développement cérébral, comme le pédiatre Shaul Harel, à Tel Aviv, a été le premier à le filmer en neuro-imagerie. Heureusement, le bouillonnement des neurones, des synapses, est alors tel que dès que la mère est sécurisée, le bébé entame sa reconstruction cérébrale. L'imprégnation chimique constitue la première couche des interactions entre le cerveau et son environnement, ce que la psychologue Urie Bronfenbrenner appelle son système psycho-écologique. La deuxième, c'est l'affectif : les bras de la mère mais aussi ceux du père interviennent bien plus tôt que ne l'avait supposé la psychanalyse. Enfin vient tout l'environnement culturel et social.

Le langage est au cœur de ce dispositif, capable de forger discrètement des convictions que nous croyons intimes...

Les mots possèdent un pouvoir affectif bien plus qu'informatif. Ils déclenchent des émotions avant d'être des contenus de pensée. Ceux qui nous sont souvent répétés, les plus chargés d'intensité, de valeurs positives ou négatives, s'impriment et suscitent des sentiments que nous éprouvons physiquement, chimiquement, dans notre cerveau. Ils organisent le monde à travers des récits qui façonnent nos représentations depuis l'enfance. Nous avons l'illusion de raisonner par nous-mêmes alors que nous récitons bien souvent ce que pense notre groupe, ses préjugés. Nous tenons ces croyances pour des vérités, des évidences, c'est ce que Françoise Héritier appelait notre adhérence aveugle au monde. Seulement, nous nous voyons comme des êtres de raison, parce qu'avec le langage nous donnons une apparence sensée à nos émotions, nous les rationalisons, comme l'a montré Ernest Jones, un ami de Freud.

Avec la neuro-imagerie, on peut presque visualiser l'effet produit par les mots à l'intérieur de notre cerveau?

Une insulte nous fait rougir, une mauvaise nouvelle peut nous étourdir, une posture

Neuropsychiatre, BORIS CYRULNIK est l'auteur de très nombreux ouvrages, souvent des best-sellers, dont « Les Nourritures affectives » (1993) ou « De chair et d'âme » (2006), publiés chez Odile Jacob. Parait cette semaine chez le même éditeur : « Des âmes et des saisons. Psycho-écologie ».

symbolique, comme se mettre à genoux, nous plonger dans une dimension métaphysique. La chair et l'esprit ne s'opposent pas comme le postulait Descartes. Sentant d'ailleurs à la difficulté, lui-même s'était gardé, en quelque sorte, une porte de sortie, faisant de la glande pinéale le point de jonction entre l'âme et le corps. Je pense que les astrocytes, ces cellules qui enveloppent le cerveau, jouent ce rôle. Les mots, provoquant une émotion, affectent leur perméabilité et modifient ainsi notre fonctionnement cérébral. Henri Gastaut, l'un des précurseurs de l'électroencéphalogramme, a enregistré les modifications du rythme électrique du cerveau causées par la prière chez des prêtres. La neuro-imagerie a permis d'observer les changements stupéfiants que provoquent – pour le meilleur et pour le pire – des discours ou des croyances dans les nappes de neurotransmetteurs. La foi protège des maladies, des blessures de la vie, mais, si l'on y entre trop, comme l'expliquait Michel Foucault, cela devient un système clos, délirant, coupé de la réalité sensible.



Depuis l'aube de l'humanité, écrivez-vous, les croyances ont transformé notre espèce.

L'homme, ou plutôt la dizaine d'espèces humaines, dont Sapiens, étaient déjà nées quand sont survenues les glaciations entraînant la disparition d'une grande partie de la végétation. L'hypothèse que je propose, suivant les travaux de plusieurs anthropologues dont Marylène Patou-Mathis, c'est que, faute de nourriture, les humains ont alors failli disparaître. Il a fallu que certains osent attaquer des espèces fortes et impressionnantes, comme les chevaux ou les antilopes, qu'ils choisissent la violence. Nous ne sommes pas l'espèce la plus vigoureuse : c'était une chasse collective, où tout le groupe faisait du bruit pour entraîner l'animal vers une falaise, une fosse piégée où il était ensuite tué à coups de lance ou d'autres armes.

Et à partir du néolithique, la violence devient clairement associée au genre masculin, à la virilité...

Dès l'instant où il a fallu défendre des territoires, elle est devenue une valeur masculine. La violence a été héroïsée, pour encourager les hommes à tuer des

animaux, des ennemis. Dans les cités-Etats assyriennes, lorsque les ressources venaient à manquer, on levait une armée, on galvanisait des bagarreurs et peut-être des bagarreuseuses – mais sans qu'elles soient mises en avant dans les récits –, pour partir piller les voisins. Au XIX^e siècle, la violence a été survalorisée pour pourvoir aux besoins de l'industrie naissante. Je n'ai pas connu ces hommes qui suaient 90 heures par semaine, mais j'ai soigné des mineurs qui se tuaient encore à la tâche, devant charger quinze wagonnets chaque jour. Leurs conditions de travail étaient une telle torture physique qu'ils s'autothésiaient avec du vin. Dans mon enfance, on apprenait aux garçons à se battre, leur répétant qu'ils devaient se préparer aux futures guerres. Aujourd'hui encore les violences sous toutes leurs formes, conjugales, délinquante, guerrière, sont à 80% le fait des hommes.

Mais agissent-ils sous l'impulsion d'une agressivité due à la testostérone, comme le disent certains, ou sous l'effet des discours autour du masculin ?

La distinction inné-acquis est un non-sens. Oui, les hormones modifient probablement l'humeur, mais nous leur attribuons bien trop de signification. Chaque jour notre état de fatigue et bien d'autres choses affectent également notre état d'esprit... Cela n'explique pas pourquoi un homme serait ainsi et une

**“CE QUE
NOUS
SOMMES
EST PÉTRI
DE CE QUI
EXISTE
AUTOUR
DE NOUS,
C'EST UNE
TRANSACTION
QUI SE
POURSUIT
TOUT
AU LONG
DE LA VIE.”**

femme autrement. La testostérone a tellement été idéologisée qu'on a même obligé une athlète féminine, dont le taux était jugé trop élevé, à prendre une anti-hormone, jusqu'au jour où l'on en a décelé de faibles taux chez des hommes hypermusclés. Si la biologie agit sur nous, notre corps est également modelé par nos valeurs. La voix des femmes, par exemple, devient plus grave à l'adolescence ; si certaines parlent d'un ton aigu de petite fille, c'est par mimétisme culturel.

La définition culturelle du genre, de la sexualité, est aujourd'hui en plein bouleversement, ce qui, expliquez-vous, fragilise les hommes.

Aujourd'hui, à l'école, dans les études, les filles l'emportent de plus en plus. Cet épanouissement récent est très mal pris par certains hommes. Non diplômés, sans projets, ils se sentent remis en question, avec un taux de suicide élevé. Pendant des millénaires, leur virilité, leur agressivité ont été encouragées, célébrées ; à quoi leur sert aujourd'hui d'avoir un corps d'homme ? Désormais, quand un homme est violent, on appelle les secours, la police, nous sommes en train de changer de culture. Invité au Japon, j'ai été stupéfié d'y découvrir un inquiétant décrochage social d'un fort pourcentage de garçons. La sexualité, les relations avec les femmes leur si font peur qu'ils préfèrent s'isoler. Au Canada, des indices suggèrent l'apparition de ce même phénomène.

Ce bouleversement culturel est-il en train de transformer notre sexualité et donc le devenir de notre espèce ?

Très longtemps, le sexe a eu une fonction sacrée : mettre au monde des hommes pour honorer Dieu ou faire la guerre. Les mariages étaient arrangés par les familles ; l'amour, l'attachement ou l'érotisme existaient mais n'étaient pas structurés par la société. La sexualité a aujourd'hui une fonction beaucoup plus relationnelle. Les rôles sociaux mais aussi l'anatomie se transforment. Les jeunes filles ont une puberté plus précoce, selon les milieux sociaux, et cela a bien sûr des conséquences sur leurs émotions. Les nouvelles relations homme-femme, qui sont un progrès dont nous pouvons être fiers, nous obligent aussi à trouver d'autres raisonnements. Pour qu'existe un rapport sexuel, il faut des rôles, des codes où chacun accomplit sa partie qui se différencie de celle de l'autre. Cela ne signifie en rien qu'un homme et une femme soient radicalement différents. Même dans la nature, le masculin et le féminin ne le sont pas. Freud, dans son premier travail à l'âge de 20 ans, a été chargé par Carl Claus de démontrer que les anguilles changeaient de sexe au cours de leur vie. Depuis, de nombreuses publications ont démontré que le sexe et son anatomie sont constamment soumis aux pressions du milieu. Ce que nous sommes est pétri de ce qui existe autour de nous, c'est une transaction qui se poursuit tout au long de la vie. Le milieu social, technologique, les discours, modifient profondément la façon dont on se sent homme ou femme, mais nous restons libres d'agir sur ce qui nous influence. ■

